

la vive satisfaction qu'il éprouvait d'avoir pu lui donner cette marque de bienveillance.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII.

UNE LETTRE.

Ben-Joseph sortait du cabinet du roi, pensif et rêveur, songeant tout à la fois à ses projets avortés, à la nuit prochaine de Sainte-Ursule et au bonheur de son ami, lorsque tout à coup il se trouva vis à vis d'une femme; il lève la tête et reconnaît Rokiczana, celle qu'il trompe, qu'il joue, et dont pour le moment il avait oublié l'existence.

Sa pâleur, son œil fixe, ses traits contractés par la colère, démontraient clairement qu'elle venait de surprendre toute la conversation du prétendu coiffeur avec le roi, et que dans celui qui disait la servir elle avait reconnu un hypocrite, un traître, et, comme l'exprimait le dédain de sa lèvre supérieure, un *véritable Juif*. Passant droit devant Ben-Joseph, comme si elle ne l'avait jamais connu, elle appela le nain, et lui donna une lettre en lui recommandant de la porter de suite et de la remettre en mains propres. Ensuite elle retourna dans son boudoir, toujours sans jeter les yeux sur Ben-Joseph.

Autant le colporteur avait été troublé par sa présence, autant il demeura satisfait de sa colère. Bien, se dit-il, en respirant, je n'aurai plus besoin de la tromper, ni de me justifier. En même temps il jeta un coup d'œil sur la lettre que le nain emportait.

Il comprenait qu'une amante délaissée, une reine détrônée, devait songer à la vengeance. Sachant déjà qu'elle était en partie complice de la sanglante catastrophe que préparait le prêtre Martin, il ne douta point que cette même lettre envoyée si hâtivement par le nain n'eût rapport avec la conversation qu'elle venait de surprendre. Qui sait, se dit-il, si une femme dont l'amour-propre est blessé, dont la jalousie est excitée, ne travaille pas à renverser les projets de son amant, cet amant fût-il Kasimir-le-Grand!

Il poursuit le nain et le rejoint avant qu'il n'ait dépassé la cour royale. Comme il est au moment de l'aborder, l'interroger et le séduire, il aperçoit un Juif à peine âgé de quinze ans, qui, tout en se promenant, attendait les ordres de Ben-Joseph. Le colporteur l'accoste.

— Vois-tu ce nain?

— Je le vois.

— Il tient une lettre dans sa main.

— Après.

— Cette lettre..., j'en ai besoin.

— Vous l'aurez.

— Mais il ne faut pas que le nain sache qui la lui a enlevée.

— Il ne le saura pas.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

Le jeune Juif disparut et revint bientôt avec une dizaine d'autres Israélites, qui d'abord se disputèrent, puis se menacèrent et finirent par se battre avec un incroyable acharnement. Les coups donnés et reçus se succédaient avec une vitesse étonnante; les adversaires se prenaient par les cheveux, criaient en attaquant, criaient en se défendant.

Ce combat acharné attira une foule de

curieux qui, pleins de joie à ce spectacle, entourèrent et excitèrent les gladiateurs. Plus les coups étaient rudes et plus les assistants devenaient joyeux. C'était un grand plaisir pour les chrétiens de voir des Juifs s'entre-déchirer. Le nain ne resta pas indifférent à la joie générale. Se glissant au milieu des spectateurs, regardant de tous ses petits yeux, il sautait, tapait des mains, riait et exclamait de sa petite voix aigre et sifflante. Lui aussi excitait les combattants, comme si, au milieu du vacarme général, il eût pu se faire entendre; il ne cessa de rire et sauter que lorsque les Juifs battus, fatigués, épuisés, se dispersèrent.

Alors il continue son chemin, et ce n'est qu'à moitié route qu'il s'aperçoit qu'il a perdu la lettre. A cette découverte, le pauvre avorton n'eut plus envie de rire, ni de sauter.

— Que cherchez-vous, mon bon seigneur? demanda Ben-Joseph en abordant le nain, qui, semblable à une taupe égarée, le nez baissé, les yeux fixés par terre, courait après la lettre perdue, comme la taupe après son habitation souterraine. Le colporteur se baissait aussi, comme s'il eût voulu l'aider à trouver cette lettre, qu'il tenait soigneusement cachée contre sa poitrine.

— Je cherche une lettre, une lettre.

— Une lettre?

— Une lettre importante que je devais remettre moi-même au confesseur de ma maîtresse.

— Pourquoi tant vous désoler?

— Ah! que dira-t-elle en sachant que je l'ai perdue?

— Eh! pourquoi le saurait-elle? Si vous le lui dites, elle deviendra furieuse, se fâchera,

vous grondera, ce qui la rendra malade, nuira à sa beauté, et ne sera pour vous d'aucun profit.

— Mais comment faire?

— Il vous faut retourner au château, gai et joyeux, comme si vous aviez fait votre commission le mieux du monde.

— C'est bon pour le moment; mais plus tard, quand le confesseur lui fera connaître la vérité?

— Il ne le fera pas.

— Mais si, il le fera.

— Mais non... Certes, quelqu'un a déjà trouvé la lettre égarée, et il ne manquera pas de la remettre à son adresse.

— Mais s'il ne le fait pas, que dirai-je quand le confesseur assurera que je ne lui ai rien remis?

— Vous direz que oui.

— Il dira non.

— En ce cas, votre *oui* aura la même valeur que son *non*, et Rokiczana préférera croire son plus fidèle serviteur, qu'un homme qui ne dépend point d'elle, et peut avoir mille motifs pour ne pas faire ce qu'elle lui demande.

Le nain était visiblement satisfait de ce sage conseil; cependant il s'éloigna en disant : Oh ! non, ce serait indigne. Ajouter un mensonge à une maladresse ! Je préfère tout avouer.

Le colporteur remarqua qu'il ne se hâtait nullement de retourner au château; et d'après la joie qu'il vit briller dans ses yeux, il resta convaincu qu'il ne manquerait pas de profiter de sa leçon. Il savait que les hommes, en faisant profit de mauvais conseils, les repoussent en apparence, pour être seuls dans le secret de leur perfidie.

Ben-Joseph, très content de la lettre qu'il

a surprise, et surtout de son contenu, se disposait à aller trouver Maria et Grégoire, pour leur remettre l'expédition royale, qui doit assurer leur tranquillité et leur bonheur, lorsque le son d'une trompette l'arrêta : c'était un crieur public.

Des gamins, quelques femmes, et des ouvriers oisifs, approchèrent du crieur en ricanant.

— Certes, quelque seigneur a perdu son chien, et offre un pourboire à qui le ramènera.

— On commande peut-être de nettoyer les rues et de blanchir les maisons, sous peine d'amende.

— Bah ! disait un autre, ce sera quelque vieille tante qui aura oublié quelque part sa jeune nièce, et offre une honnête récompense à celui qui découvrira sa retraite.

Cependant, malgré les sons répétés de la trompette, les curieux ne se pressaient pas; ils avaient été tant de fois trompés dans leur attente de quelque événement important, pour n'apprendre que des nouvelles insignifiantes, qu'ils semblaient ne plus vouloir se donner la peine d'écouter.

Le crieur, piqué d'abord des ricanements, et ensuite plus encore de l'indifférence qu'on montrait à son appel, fit avec colère : *Silence, il s'agit des Juifs!*

A ces mots prononcés avec une sorte de rage, tous les assistants se pressèrent autour du grave fonctionnaire, et lui portèrent la plus vive attention.

« Au nom du roi, faisons savoir à tous en général et à chacun en particulier, qu'aujourd'hui vingt-quatre septembre, en l'an de grâce mil treize cent quarante-sept, il sera procédé au jugement des Juifs Ben-Himmel et sa

filie Esterka, accusés tous deux du meurtre d'un enfant chrétien, trouvé près de la grande route, au bord de la forêt de Lobzow. Que tous ceux qui ont des renseignements à fournir sur ce crime atroce se rendent à la cour de justice, et s'adressent au tribunal extraordinaire, présidé par l'illustre castellan de Krakovie, etc., etc.»

Tant que le crieur lut, le plus profond silence régna autour de lui; mais aussitôt qu'il eut terminé, hommes, femmes, enfants, firent mille exclamations, et se dispersèrent de tous côtés, en criant : *Procès des Juifs, jugement des Juifs*. Les ouvriers quittèrent aussitôt leur travail; les maîtres murmuraient et grondaient; tout en imitant leur exemple, et laissant toutes choses, pour assister au dénouement du procès, qui depuis si longtemps excitait l'attention générale. En un instant, les rues furent encom-

brées de monde, toute la population était dehors, même les Allemands; les laborieux Allemands sortaient avec leur bonnet de coton, leurs culottes courtes, leurs bas longs, et la pipe à la bouche, pour savoir ce qu'il adviendrait des Juifs accusés.

A la voix du crieur, Ben-Joseph reste pâle et consterné; il n'avait pas cru que le jugement fût si prochain, et avait dirigé tous ses efforts à prévenir le massacre du dimanche de Sainte-Ursule. Oubliant tout au monde, il retourne machinalement sans dessein au château royal, où se trouve encore Esterka. La foule encombrait déjà les avenues; le castellan de Krakovie se faisait ouvrir les portes de la grande cour; il était monté à cheval, entouré d'une garde nombreuse, suivi du char des accusés, un misérable chariot découvert, formé de deux échelles placées en angle, avec de la paille.

CHAPITRE XVIII.

UN AVEU.

— Que signifient ces rassemblements et ces cris? demanda Kasimir en s'adressant à Jacques de Melchtin, lui montrant par la croisée les rues de Krakovie pleines de monde.

— On juge aujourd'hui les Juifs, répondit le digne vieillard. C'est cette nouvelle, sire, qui agite toute la population. Chacun